

CHAPITRE III

Depuis le voyage de Montfort à Rome jusqu'à sa sortie du diocèse de Nantes (1706-1711).

Le Vénérable serviteur de Dieu fit le voyage de Rome à pied, et en jeûnant tous les jours. Sa dévotion pour l'auguste Vierge ne pouvait manquer de l'arrêter quelque temps à Lorette. Chaque jour, il allait dire la messe à l'autel de la Sainte-Chapelle, où le mystère de l'Incarnation a été annoncé à la très-digne Mère de Dieu, où elle a conçu le Verbe Incarné par l'opération du Saint-Esprit. Un habitant de la petite ville de Lorette, l'ayant vu célébrer la Sainte-Messe avec une dévotion extraordinaire qu'il ne remarquait pas dans les autres prêtres, en fut si édifié qu'il le pria de venir prendre ses repas et son logement dans sa maison; ce qu'il fit. Il continua ensuite sa route vers Rome, et, dès qu'il aperçut le dôme de l'église de Saint-Pierre, il se prosterna à genoux, en versant d'abondantes larmes, ôta sa chaussure, et acheva le reste du chemin nu-pieds. Il arriva

à Rome, épuisé de fatigue. Après quelques jours de repos, il eut le bonheur d'être reçu par le Souverain Pontife, Clément XI. Cette audience lui fut accordée le 6 juin 1706. Montfort adressa d'abord au Pape un petit discours latin qui fut écouté avec bonté, puis il lui exprima le désir qu'il avait depuis longtemps de porter l'Évangile chez les Idolâtres. « Mon fils, lui répondit le Pape, vous avez en France un champ assez vaste, pour exercer votre zèle; n'allez point ailleurs, et travaillez toujours avec une parfaite soumission aux évêques, dans les diocèses desquels vous serez appelé; Dieu par ce moyen donnera sa bénédiction à vos travaux. »

La France, agitée plus que jamais, en ce temps-là, par les troubles qu'y causaient les nombreux partisans du Jansénisme, était particulièrement l'objet de la sollicitude de Clément XI qui venait de condamner lui-même les nouvelles erreurs. Ce fut pour ce motif qu'il détermina à ce royaume la mission du serviteur de Dieu. Il lui enjoignit surtout de s'attacher à bien enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et au peuple, de chercher à faire refleurir partout l'esprit du Christianisme par le renouvellement des promesses du baptême. Il lui conféra le titre de Missionnaire apostolique et lui accorda le privilège de faire plusieurs bénédictions.

Assuré de la volonté de Dieu, Montfort quitta Rome pour revenir en France. Il arriva, le 25

août, au prieuré de Ligugé, près de Poitiers, où le Frère Mathurin l'attendait. Il n'en fut reconnu qu'avec peine, tant il était brûlé par le soleil et affaibli par la fatigue. Il dit la messe à Ligugé et se rendit aussitôt à Poitiers, où il comptait se reposer pendant quelques jours; mais un ordre de l'évêque l'en empêcha. Dès le soir même, il quitta cette ville, où on ne voulait pas lui permettre de dire la messe, il alla, à cinq ou six lieues de là, chez un vertueux ecclésiastique de ses amis, qui le reçut avec empressement. Là, il fit une retraite de huit jours, pour se préparer à de nouveaux travaux.

Avant de se mettre à la disposition des évêques pour donner des missions et retraites dans leurs diocèses, il voulut faire encore deux pèlerinages, l'un à Notre-Dame des Ardilliers, l'autre au Mont-St-Michel. Il prévoyait qu'il aurait besoin plus que jamais du secours d'en haut pour remplir dignement la mission importante et difficile dont l'avait chargé le Pape Clément XI. En passant à Saumur, il rendit un service signalé aux Sœurs de Sainte-Anne de la Providence, dans la personne de leur fondatrice, la Mère Jeanne de la Noue, morte en odeur de sainteté, en 1736. Il l'engagea à ne point quitter la route extraordinaire dans laquelle elle marchait et à ne rien retrancher de ses austérités que d'autres regardaient comme excessives. Il adressa aussi plusieurs exhortations à toutes les religieuses de la Communauté, qui

conservèrent toujours pour lui la plus grande reconnaissance.

Il se dirigea ensuite vers le Mont-Saint-Michel, et il trouva sur son chemin l'occasion de donner une nouvelle preuve de son humilité et de sa charité. Ayant rencontré un pauvre chargé d'un pesant fardeau, il lui fit tant d'instances pour lui permettre de l'aider, qu'il obtint enfin de prendre ce fardeau sur ses épaules. Il le porta jusqu'au soir, puis il entra dans une hôtellerie avec son compagnon de voyage, pour y souper et y passer la nuit. Tout d'abord l'hôtesse refusa de recevoir ce pauvre qui se présentait avec le prêtre; mais celui-ci l'apaisa, en promettant de payer lui-même toute la dépense, qui assurément ne dut pas être considérable.

Lorsque le zélé missionnaire eut terminé son double pèlerinage; il se livra avec plus d'ardeur que jamais aux travaux des missions dans les diocèses de Rennes, de St-Malo et de Saint-Brieuc. Il ne passa à Rennes qu'une quinzaine de jours, pendant lesquels il prêcha en plusieurs églises, notamment dans celle des religieuses du Calvaire et dans l'un et l'autre séminaire. Il se rendit ensuite à Montfort, sa ville natale. S'étant arrêté dans un petit village pour y prendre son logement, il envoya le Frère Mathurin demander à une pauvre femme, qui avait été sa nourrice, si elle consentirait à loger, pour l'amour de Dieu, un prêtre et son compagnon. Cette femme était absente; mais son gendre refusa de rece-

voir les voyageurs. Ils ne furent pas plus heureux, en allant frapper à deux autres portes. Enfin ils furent reçus chez un vieillard, l'homme le plus pauvre du village, qui leur offrit joyeusement un peu de pain noir pour leur souper et un peu de paille pour leur coucher.

Cependant le vieillard, en considérant attentivement le prêtre étranger, reconnut en lui le fils de M. Grignon de la Bacheleraie. La nouvelle s'en répandit bientôt dans tout le village. Chacun s'empressa alors d'apporter au saint prêtre ce dont il pouvait avoir besoin ; mais il refusa tout. Sa nourrice ne fut pas la dernière à se présenter pour lui demander pardon du refus qu'il avait essuyé de la part de son gendre, et pour le supplier de se retirer dans sa maison. Montfort ne voulut point accepter de demeurer chez elle ; mais, pour ne pas trop la contrister, il consentit à prendre un repas à sa table. Pendant ce repas, il lui donna une salutaire leçon, en lui disant, par charité plutôt que sous forme de reproche : « André, André, vous avez bien soin de moi, mais vous n'êtes pas charitable. Oubliez M. de Montfort, il n'est rien. Pensez à Jésus-Christ, il est tout ; c'est toujours lui qu'il faut voir dans la personne des pauvres. »

L'homme de Dieu quitta bientôt sa ville natale pour se rendre à Dinan, où il resta plusieurs mois. Il prit tout d'abord son logement chez les Prêtres de la Mission. Trois ou quatre jours après son arrivée, il alla dire la messe au Cou-

vent des Dominicains, où était alors religieux l'un de ses frères, qui prenait soin de la sacristie. Il n'eut point de peine à reconnaître ce frère qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années ; mais il n'en fut point reconnu. Le Serviteur de Dieu se contenta de lui dire, sans autre compliment : « Mon cher frère, je vous prie de me donner des ornements pour dire la messe. » Ce religieux qui était prêtre trouva mauvais que l'étranger lui donnât simplement le titre de Frère. Comme pour se venger de cette sorte d'injure, il lui présenta les plus pauvres ornements de la sacristie et plaça à l'autel deux minces bouts de cierges. Après la messe, Montfort remercia le sacristain, en l'appelant encore son frère, et le pria de lui conserver les mêmes ornements pour le lendemain. Le Dominicain de plus en plus courroucé demanda le nom de ce prêtre au Frère Mathurin qui l'avait accompagné ; mais ce fut inutilement, car le missionnaire lui avait défendu de dire son nom. Dans l'après-midi, le religieux, ayant rencontré le Frère Mathurin, insista tellement pour savoir quel était ce prêtre, que celui-ci finit par lui dire qu'il s'appelait Grignon de Montfort, parce qu'il était originaire de Montfort-la-Cane. « Mais c'est mon frère ! » s'écria le Dominicain, en faisant force exclamations sur son détachement.

Le lendemain, quand le saint prêtre se présenta pour dire la messe, son frère lui reprocha doucement de ne pas s'être fait reconnaître. De quoi

vous plaignez-vous ? lui répondit le Serviteur de Dieu ; je vous ai appelé mon frère ; ne l'êtes-vous pas dans l'ordre de la nature et de la grâce ? » Le religieux lui fit réparation, en lui donnant ses plus beaux ornements, et en prônant partout sa vertu.

Pendant son séjour à Dinan, Montfort eut occasion de faire éclater son zèle dans une mission que donnèrent à la ville les missionnaires du diocèse. Il s'offrit à travailler avec eux. Dans son humilité, il se chargea de préférence du catéchisme, fonction que lui avait recommandée le Souverain Pontife, et dont il s'acquittait parfaitement. A Dinan, comme partout ailleurs, il donna des preuves de son ardente charité pour les pauvres. Il en nourrissait un grand nombre comme par miracle. Un soir, ayant rencontré un pauvre tout convert d'ulcères, il le prit sur ses épaules, le porta à la maison des missionnaires, et, ayant trouvé la porte fermée, il se mit à crier qu'on l'ouvrit à Jésus-Christ. Chargé de son malade infect, il alla droit à sa chambre, et le plaça dans son lit, après l'avoir réchauffé, tandis que lui-même demeura toute la nuit en prière.

Il sut faire passer les sentiments charitables qui l'animaient dans les cœurs de plusieurs personnes pieuses, qui formèrent une société pour le soulagement des pauvres. Mais personne ne profita mieux de ses leçons et de ses exemples que M. le comte et M^{me} la comtesse de la Garaye,

qui firent de leur château un hôpital, où ils soignèrent eux-mêmes les pauvres et les malades, pendant 40 ans. Ils fondèrent ensuite à Dinan une maison de charité avec un revenu suffisant pour l'entretien de quatre Filles de la Sagesse.

Après la mission de Dinan, Montfort donna une retraite aux soldats de la garnison ; le succès en fut complet. Il alla ensuite faire une autre mission à Saint-Suliac ; puis il se rendit à Bécherel, pour prêcher une retraite à plus de deux cents personnes appartenant aux Tiers-Ordres de Saint François et de Saint Dominique. Il se joignit alors à M. Leuduger, célèbre missionnaire de Saint-Brieuc, qui l'avait invité à travailler avec lui et les prêtres qu'il s'était associés. Le nouveau coopérateur de M. Leuduger donna avec lui plusieurs missions et retraites ; les principales furent celles de Beaulon, du Verger, de Merdrignac, de Plumieux, de La Chèze, de Saint-Brieuc, et de Moncontour. Partout ses travaux furent couronnés des plus merveilleux succès ; partout il fit éclater les plus éminentes vertus.

A La Chèze, il restaura avec une sorte de magnificence une vaste chapelle dédiée à la Sainte-Vierge, sous le nom de Notre-Dame de Pitié, qui avait été abandonnée, et n'était plus qu'une mesure remplie de ronces et d'épines. Le grand apôtre de Bretagne, saint Vincent-Ferrier, avait prédit, longtemps auparavant, qu'un homme

de Dieu la restaurerait. Montfort y fit placer une statue de Notre-Dame de Pitié qu'on y voit encore, et qui est toujours pour le peuple un objet de dévotion. Cette chapelle est devenue l'église paroissiale. Au château de la Grange, tout près du bourg de La Chèze, on visite, avec respect et piété, une petite chambre que l'on dit avoir été habitée par le Vénérable serviteur de Dieu, et dans laquelle on voit une pierre appelée *l'Oreiller du P. de Montfort*.

Le saint missionnaire passa trois mois à Saint-Brieuc, et prêcha plusieurs retraites chez les Filles de la Croix, chez les Ursulines et en d'autres maisons. Parmi les nombreuses conversions qu'il opéra, on peut compter celle de deux demoiselles qui assistaient à l'une de ces retraites. Elles avaient une telle aversion pour l'état religieux, qu'elles ne voulaient pas même visiter celles de leurs amies qui l'avaient embrassé, de peur qu'il ne leur prit envie de les imiter. La première fois qu'il les vit, l'homme de Dieu les appela par leur nom, sans les avoir jamais connues. Il les recommanda aux prières de la retraite, et dit qu'elles seraient la conquête de Jésus et de Marie. En effet, peu de temps après, il les fit entrer au Couvent des Ursulines, où elles firent profession. Un jour, il engagea la Supérieure de cette Communauté, la révérende Mère de la Rivière, à fonder un établissement d'Ursulines à Quintin, en lui assurant qu'elle réussirait dans son entreprise,

mais qu'elle essuierait bien des contradictions ; ce qui ne manqua pas d'arriver.

En quittant Saint-Brieuc, Montfort se rendit à Moncontour, pour y donner une mission avec M. Leuduger et les autres prêtres qui l'accompagnaient. En arrivant, il trouva un grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles qui dansaient sur la voie publique, le jour du dimanche. Il se mit à genoux au milieu de cette jeunesse folâtre, disant à haute voix : « Que tous ceux qui sont du parti de Dieu fassent comme moi ; qu'ils se prosternent pour réparer l'outrage qu'on fait à sa divine majesté. » Aussitôt tout le peuple, frappé d'étonnement et de crainte religieuse, obéit à la voix du missionnaire et se mit en prière, pour demander miséricorde. Quelques jours après, par une démarche hardie, il fit voir ce qu'il faut penser des parures trop mondaines. A l'issue d'une messe qu'il avait dite à l'Hôpital, il invita les assistants à venir baiser un Christ, auquel le Saint-Père avait attaché des indulgences, et qu'il portait toujours sur lui ; mais il refusa cette faveur aux personnes dont la parure se ressentait trop de la vanité du siècle ; il la refusa même aux gouvernantes de l'Hôpital, donnant pour raison qu'elles élevaient des jeunes filles dans le goût des vaines parures du monde.

Ce fut probablement à la mission de Moncontour que le Vénérable serviteur de Dieu encourut la disgrâce du Supérieur des missionnaires

de Saint-Brieuc. M. Leuduger venait de parler, avec beaucoup de force et d'onction, sur la prière pour les morts et la nécessité de soulager les âmes du purgatoire. Montfort, n'écoutant que son zèle, crut pouvoir profiter des bonnes dispositions des auditeurs pour faire une quête, afin d'offrir à quelques prêtres des honoraires de messes pour le soulagement des défunts. Cette action, au fond fort innocente, lui attira l'indignation de tous ses confrères, qui s'étaient fait une règle de ne jamais rien demander. On lui fit un crime de sa quête, et on le pria de se retirer. Plus tard, M. Leuduger comprit qu'il avait eu grand tort de se séparer d'un pareil collaborateur. Ne voyant que lui pour le remplacer comme chef des missions en Bretagne, il lui proposa de venir continuer son œuvre; mais la divine Providence le voulait ailleurs.

Le Serviteur de Dieu se retira tout d'abord, avec le Frère Mathurin et un autre Frère nommé Jean, dans la solitude de Saint-Lazare. C'était une petite demeure qu'il s'était procurée dans le prieuré de ce nom, tout près de sa ville natale. Il fit réparer une chapelle qui s'y trouvait et décora l'autel d'une manière convenable. Il y plaça une statue de la Sainte-Vierge qu'il appela Notre-Dame-de-la-Sagesse.

Il fut heureux de pouvoir prêcher à Montfort même une mission qui ne fut pas moins fructueuse que toutes les autres. Il se proposait

d'ériger un magnifique calvaire avec une chapelle, où les principales circonstances de la Passion devaient être représentées; mais ses ennemis persuadèrent au duc de la Trémouille, seigneur du lieu, de s'opposer à cette entreprise qui était déjà commencée. Malheureusement les Jansénistes de la ville et du voisinage étaient appuyés par l'évêque du diocèse qui partageait leurs idées. Ce prélat étant venu à Montfort, sur ces entrefaites, on lui peignit le missionnaire sous des couleurs si défavorables qu'il lui retira brusquement tous les pouvoirs qu'il lui avait donnés. Cependant, un instant après, le recteur de Bréal, qui ignorait ce qui s'était passé, demanda à l'évêque de vouloir bien lui accorder M. de Montfort pour prêcher une mission dans sa paroisse. Le prélat, qui se repentait peut-être déjà de ce qu'il venait de faire, se rendit au désir de ce prêtre. A la prière du missionnaire, il le rétablit même dans ses pouvoirs pour tout le diocèse. Il n'en usa pas longtemps. Après la mission de Bréal, il en fit une autre à Romillé, au mois d'août 1708. A son retour à Montfort, l'orage qui se formait depuis quelques mois contre lui éclata avec une nouvelle violence. Il comprit alors qu'une opposition si vive et si persistante le mettait dans l'impossibilité de faire le bien dans son diocèse, et, après avoir choisi une gardienne pour la chapelle de Saint-Lazare, il passa dans le diocèse de Nantes, où il avait fait l'apprentissage de la vie apostolique.

Il resta deux ans et quelques mois dans ce diocèse. S'il y trouva les croix les plus lourdes, il y rencontra aussi de grandes consolations. Il donna successivement des missions à Saint-Similien de Nantes, à Vallet, à la Chevrolière, à Verton, à Saint-Fiacre, à Cambon, à Crossac et à Pontchâteau.

A la mission de Saint-Similien, il prêcha, selon sa coutume, avec tant de force contre le vice et le scandale, que des écoliers libertins et d'autres impies, qui se croyaient atteints par ces reproches, résolurent de s'en venger. Ils allèrent l'attendre dans une rue et se jetèrent sur lui pour l'assommer; mais le peuple arracha le missionnaire des mains de ces misérables. Quelques jours après, son zèle l'exposa encore à un grand danger. En venant de la Communauté de Saint-Clément, il se trouva au milieu d'une troupe de soldats et d'ouvriers qui se battaient avec fureur, en vomissant des imprécations et des blasphèmes. Il parvint heureusement à les séparer, puis apercevant une table de jeu qu'on lui dit être presque tous les jours la cause de rixes semblables, il s'en approche, la renverse et la brise. Les soldats auxquels elle appartenait voulurent l'obliger à la payer, mais comme il ne possédait aucun argent, ils l'entraînèrent violemment vers le Château, afin de l'y mettre en prison. Le peuple se chargea encore de le délivrer des mains des soldats.

On se pressait en foule autour de la chaire,

du haut de laquelle Montfort annonçait la parole de Dieu, et bien des personnes laissaient de côté leurs repas pour ne point perdre l'occasion de l'entendre. Une demoiselle d'une admirable candeur, qui fut depuis Supérieure de l'hôpital de Guérande, s'était rendue dès le matin à Saint-Similien, pour assister aux instructions du saint missionnaire. Elle resta si longtemps à l'église sans prendre aucune nourriture, que dans l'après-midi, elle fut sur le point de tomber de faiblesse. Sans en rien laisser apercevoir, elle sortit et alla s'asseoir sur une pierre pour se reposer. Elle y était à peine qu'une femme inconnue, d'un aspect modeste et vénérable, s'approcha d'elle, lui offrit un morceau de pain, puis disparut. La demoiselle assura depuis qu'elle n'avait jamais mangé de pain si délicieux. Ce Jésus si compatissant, qui avait nourri des milliers de personnes avec quelques pains et quelques poissons, n'aurait-il pas envoyé son anguste Mère au secours de sa fidèle servante, si avide de se rassasier du pain de sa divine parole?

De Nantes le Vénérable Serviteur de Dieu se rendit à Vallet, pour y prêcher une mission qui porta les fruits les plus abondants. Un seul homme ne profita pas de la grâce de Dieu; et fit même de l'opposition; mais il fut puni d'une manière terrible. Un des derniers jours de la mission, tandis que tout le monde était à l'église, pour entendre le sermon, lui, il était

resté dans sa maison. Un orage éclate, la foudre le frappe et le tue, sans lui laisser le temps de se reconnaître.

A Vallet comme partout ailleurs, le dévot serviteur de Marie établit la récitation du Rosaire. Les habitants, après y avoir été fidèles pendant quelques années, finirent par en abandonner la pratique. Montfort sut les faire revenir à leur première ferveur, en leur témoignant toute la peine que leur négligence lui avait causée. En effet, après la mission de Roussay, en 1713, il refusa de passer par Vallet, quoique ce fût son chemin pour retourner à Nantes, et qu'on l'en priât avec instance. Une femme s'étant jetée à genoux pour le conjurer de se rendre au désir de tout un peuple : « Non, non, dit-il, je ne passerai point par Vallet ; on a abandonné mon chapelet. »

Ce reproche toucha vivement les habitants de cette paroisse, et la récitation du Rosaire y fut rétablie. Elle subsistait encore quinze ans après, lorsque le P. Mulo, successeur du Vén. de Montfort, vint donner à Vallet une nouvelle mission.

A la Chevrolière l'homme de Dieu eut beaucoup à souffrir de la part du curé lui-même, qui, n'ayant pu s'opposer à l'ouverture de la mission, malgré tous ses efforts, employa tous les moyens imaginables pour en empêcher le succès. Une conduite si peu sacerdotale ne servit qu'à faire briller avec plus d'éclat la patience et le zèle du saint missionnaire, qui eut à lutter encore con-

tre une maladie cruelle dont il fut délivré subitement et comme par miracle à la plantation d'une croix. Ni sa maladie, ni les efforts du pasteur de la paroisse n'empêchèrent la grâce divine de produire dans les âmes l'effet qu'il pouvait désirer.

Dieu sembla vouloir consoler son serviteur des persécutions qu'il avait essuyées à la Chevrolière, en l'envoyant à Vertou, où il ne rencontra que des sujets de joie. Ce n'était pas là précisément ce que cherchait cet amant passionné des croix. Aussi, comme il n'avait rien à souffrir, il ne put s'empêcher d'en témoigner son chagrin à M. des Bastières qui prêchait la mission avec lui : « Mon cher ami, lui dit-il, que nous sommes mal ici !... Nous y sommes trop à l'aise... Nous y sommes trop aimés... Point de croix ! Quelle croix ! Quelle affliction pour moi ! » Pendant cette mission, Montfort guérit subitement le Frère Pierre qui l'accompagnait et qui se trouvait si mal qu'on songeait à lui donner l'Extrême-Onction. Il lui commanda de se lever pour servir les missionnaires à table, et le malade obéit.

A la fin de cette mission, le serviteur de Dieu fit dresser un bûcher comme à Poitiers, pour brûler les mauvais livres qu'on lui avait apportés ; chacun y jeta ses livres au feu. Mademoiselle des Marquès, jeune fille de condition, s'approcha comme les autres du bûcher. Elle n'avait point de mauvais livres à y jeter ; mais sous les yeux de ses

parents et de tout le peuple étonné de son sacrifice, elle livra aux flammes les parures qu'elle avait jusqu'alors trop aimées; depuis elle y renonça pour toujours.

Après la mission de Saint-Fiacre qui eut tout le succès désirable, le Vénérable serviteur de Dieu alla passer quelque temps à Nantes, et donna une retraite à la maison des Pénitentes. Il se rendit à Cambon, au commencement du Carême de 1709. Tout y était dans un triste état, le temple matériel comme les temples spirituels; mais le saint missionnaire, avec son intelligence et son zèle ordinaire, parvint à opérer complètement la restauration de l'église et des âmes. Vers la fin de la mission, Montfort et M. des Bastières coururent un bien grand danger. Des assassins, qui savaient que les deux missionnaires devaient aller à Pontchâteau, se tinrent cachés tout le jour sur le bord de la route; mais comme on avait heureusement été averti de ce projet, le voyage n'eut pas lieu. A Crossac comme à Cambon, le serviteur de Dieu fit le plus grand bien aux âmes et il parvint à restaurer convenablement l'église qui était dans l'état le plus déplorable.

La mission de Crossac fut suivie de celle de Pontchâteau, célèbre entre toutes les autres et par la magnificence du calvaire que le pieux apôtre du divin Crucifié y érigea et par les peines et les humiliations qu'il eut à y endurer. Il sut profiter des bonnes dispositions des habitants de

la paroisse, qui étaient très religieux, et de celles de tous les habitants des paroisses voisines, pour faire élever une véritable montagne au milieu d'une vaste lande. Tous les jours, pendant quinze mois, des centaines d'ouvriers travaillèrent à cette œuvre colossale avec un zèle et une activité qui tenaient du prodige. Les gentilshommes, les grandes dames, les bourgeois et les prêtres rivalisaient d'ardeur avec les ouvriers ordinaires. L'homme de Dieu animait toute l'entreprise. Toutefois il ne laissa pas, pendant la durée de ce travail gigantesque, de donner les exercices de la mission dans les paroisses de Landemont, St-Sauveur-de-Landemont, la Boissière, la Remaudière, Besné, Herbignac, Camoël, Assérac, Saint-Donatien de Nantes et Bouguenais.

Le magnifique ouvrage étant enfin terminé, l'autorisation de bénir la croix plantée sur le sommet de la montagne fut accordée par l'évêque de Nantes, et la cérémonie fixée au 14 septembre 1710. Tout était prêt, lorsque, la veille du jour où devait avoir lieu la cérémonie, arriva de l'Evêché une défense expresse de passer outre. Le missionnaire partit sur-le-champ pour Nantes et ne revint que le lendemain de la fête, sans avoir rien obtenu. Cependant, comme tous les habitants de la contrée étaient venus pour la cérémonie, tout se fit selon qu'il avait été réglé, à l'exception de la bénédiction de la Croix. Ce ne fut pas tout encore, l'épreuve

devait être à son comble. Par ordre supérieur le calvaire fut démoli. Après trois mois de travail, la montagne fut à peu près détruite, et les douves qui l'entouraient en partie comblées.

Les Jansénistes, toujours à la poursuite de Montfort, étaient indignés de voir s'élever un monument qui rappellerait dans l'avenir son zèle et son influence sur les religieuses populations de ces contrées. Ils mirent donc tout en œuvre pour le décrier auprès de l'évêque et de l'autorité civile. On représenta le missionnaire comme un homme ambitieux qui trainait à sa suite des milliers de personnes, et le calvaire de Pontchâteau comme une forteresse environnée de douves et de souterrains, où les ennemis pourraient se cantonner en cas de descente. L'affaire fut portée jusqu'à la Cour, et, sur le rapport de quelques personnes mal instruites ou malintentionnées, parut un ordre exprès de démolir le calvaire. Depuis ce temps, il a été rétabli, comme l'avait annoncé le Serviteur de Dieu, et la montagne qui s'élève au milieu de la plaine porte bien haut la croix de Jésus-Christ. Après 174 ans, le nom de Montfort est encore en vénération dans tout le pays, et ses enfants spirituels ont établi une double Communauté et un séminaire à l'ombre du religieux monument.

La ruine du calvaire de Pontchâteau ne fut pas la seule cause de douleur et d'humiliation pour l'homme de Dieu : l'évêque de Nantes,

ajoutant foi trop facilement à toutes les accusations calomnieuses de ses ennemis, finit par retirer les pouvoirs qu'il lui avait donnés pour son diocèse. Cette triste et humiliante nouvelle lui parvint dans la paroisse de Saint-Molf, où il venait de commencer une mission. Sans se plaindre et sans chercher à se justifier, il quitta cette paroisse et se retira chez les Jésuites de Nantes, pour y faire une retraite de huit jours. Il édifica, par sa patience et sa soumission toute pleine de joie, les charitables Pères qui l'avaient reçu dans leur maison, et auxquels il n'avait rien dit de ses propres peines, et M. des Bastières qui était venu pour le consoler. Ce fut à la suite de cette retraite qu'il se fit admettre dans le Tiers-Ordre de Saint Dominique. Il y fit profession selon les formes ordinaires, le 10 novembre, dans le Couvent des Dominicains de Nantes.

Le soin de sa sanctification et les entraves mises à son zèle n'empêchèrent pas cet incomparable apôtre de se rendre utile en plusieurs manières. Il jeta les fondements d'un hôpital d'incurables et contribua à l'établissement d'une maison destinée à recevoir, pendant leur convalescence, les malades sortant de l'Hôtel-Dieu. Il forma, sous le nom d'*Amis de la Croix*, une confrérie de personnes pieuses, à laquelle il donna des règlements pleins de sagesse. Enfin, dans un débordement de la Loire, il fit preuve d'un courage et d'une charité au dessus de tout

éloge, en exposant lui-même sa vie pour porter secours aux inondés qui étaient en grand danger de périr.

Tels furent les derniers souvenirs de son passage que l'homme de Dieu laissa à la ville de Nantes, dont il crut devoir s'éloigner, à cette époque, puisqu'il ne lui était plus permis d'y travailler au salut des âmes par la prédication du Saint Evangile et l'administration des Sacrements.

CHAPITRE IV

Depuis la sortie de Montfort du diocèse de Nantes jusqu'à son voyage de Rouen (1711-1714).

En quittant Nantes, le Vénérable de Montfort passa dans les diocèses de Luçon et de La Rochelle, où il devait terminer sa carrière apostolique. Il eut le bonheur de trouver dans ces deux diocèses des évêques d'un grand mérite et d'une grande vertu, qui l'honorèrent, jusqu'à la fin de sa vie, de toute leur estime, et se montrèrent toujours ses dévoués protecteurs. Il est vrai qu'ils faisaient la même opposition que lui aux funestes erreurs du temps et qu'ils étaient entourés de prêtres qui partageaient les idées de leurs premiers pasteurs.

Appelé par M^{gr} de Champflour, évêque de La Rochelle, à travailler dans son diocèse, le Serviteur de Dieu quitta Nantes vers la fin de mars 1711 ; mais avant de se rendre à La Rochelle, il voulut remplir la promesse qu'il avait faite à M. le Curé de la Garnache, au diocèse de Luçon, de donner à ses paroissiens les exercices d'une